

# La Conscription en Angleterre

Le "Daily Mail" veut bien reconnaître que la presse française s'est abstenue avec le plus grand soin d'exprimer une opinion sur la question de la conscription britannique avant que le gouvernement anglais se fût lui-même prononcé. Chacun, en effet, décide de ses propres affaires comme il l'entend, et la question de la conscription n'a touché à des organes trop intimes de la vie nationale pour qu'il appartienne à des étrangers d'en connaître. Tout au plus, des alliés et des amis pourraient-ils, dans une certaine mesure et avec les plus grandes précautions, aborder le point de vue qui intéresse l'Alliance, à savoir l'unité d'action et l'équilibre des sacrifices pour la Victoire.

Ajoutons, si vous voulez, qu'il existe au-dessus des intérêts particuliers, une sphère supérieure où la franchise et la liberté réciproques sont de mise; c'est quand il s'agit de l'avenir de la civilisation. Sur un tel sujet, deux peuples comme le peuple anglais et le peuple français marchent de pair; ils administrent un patrimoine qu'ils ont, plus que nuls autres, contribué à créer. Leur dignité commune devant l'opinion universelle et devant l'histoire est un tout; les deux causes ne peuvent être disjointes devant la postérité; car nous sommes ensemble responsables devant elle du progrès de l'humanité.

La part que l'Angleterre a prise à la guerre est telle, qu'en vérité personne ne pourrait réclamer d'elle de nouveaux sacrifices, s'ils ne sont pas entièrement spontanés. Dès le début, elle a marché au devoir comme on marche au canon, et elle y eut d'autant plus de mérite que de fortes traditions pacifistes pouvaient la tromper sur la véritable position qui lui était faite par l'agression germanique. La "petite Angleterre" pouvait croire plus habile de rester tranquillement dans son île, les pieds sur les chenets. Mais la "grande Angleterre" s'est trouvée debout dès que le péril apparut; et le sol de la Belgique n'était pas encore violé, que tout ce qu'il y a d'ardent et de prévoyant sur le vaste Empire britannique avait compris qu'il y avait dorénavant, entre tous les peuples libres, un devoir étroit de solidarité.

Ce qu'a fait l'Angleterre est estimable et nous n'avons pas de peine à le reconnaître — décisif. Nous adhérons tous, en France, aux paroles fières et modestes prononcées récemment par M. Balfour et nous répétons avec lui les titres de la puissance anglaise sur les eaux: "Notre grande flotte est la base sur laquelle tout repose; sans elle, nous n'aurions pu chasser le commerce ennemi des mers ni resserrer sa position économique jusqu'à l'étranglement."

"Quoique silencieuse, elle n'en joue pas moins, pour les Alliés et le monde entier, le rôle le plus important du drame qui se déroule actuellement pour le maintien des libertés du monde." Etc., etc.

C'est la vérité même. Allons plus loin et disons, parce que c'est encore la vérité, que c'est la mer qui vainera. Les armées de terre n'abattent l'ennemi que parce que la maîtrise de la mer l'aura épuisé. L'Angleterre, donc, s'en serait tenue à cet effort, qu'elle aurait eu sa large part dans la victoire commune; seulement, cette victoire eût été plus tardive, plus longtemps douteuse et plus ohérement payée; cette victoire n'eût pas obtenu peut-être sur l'ennemi l'avantage définitif qui seul peut assurer véritablement la paix.

Tout cela, l'Allemagne le sait. Elle le savait même avant de commencer la guerre. Voilà quinze ans qu'elle cons-

traitait silencieusement la flotte destinée à conquérir sur l'Angleterre la maîtrise des eaux; voilà quinze ans que l'empereur Guillaume répétait son imprudente devise: "Notre avenir est sur les eaux"; voilà quinze ans qu'on maniait, contre l'Angleterre, alternativement le chantage et la séduction pour l'amener à composition et le détachement du corps des peuples avertis et clairvoyants.

On n'y parvint pas; d'où, contre l'Angleterre spécialement, la haine la plus atroce, la plus enragée, la plus scandaleuse qu'un peuple ait jamais affichée contre un autre peuple; d'où cette campagne des zeppepins et des sous-marins dirigée de longue main contre la richesse et la sécurité britanniques; d'où cette entreprise de propagande sur la prétendue "liberté des mers" destinée à tromper et à amener les neutres; d'où cette marche sur Anvers et sur Calais qui devint à un moment le principal objectif de la guerre; d'où, enfin, cette menace tendue de loin, comme un coup de poing au visage, contre l'Égypte, contre l'Inde.

C'est la rage, la phobie, la haine, en un mot; celle qui s'exerce non seulement contre la nation, mais contre les particuliers, celle qui a fait subir aux soldats et aux officiers anglais prisonniers les plus abominables traitements, celle qui a éclaté enfin dans ces paroles odieuses sur la "méprisable petite armée" et dans ce "Chant de la Haine", expression véritable de toute la guerre pour tous les Allemands. Jusque dans les siècles, un Anglais sera pour un Allemand l'être détesté, l'ennemi héréditaire; et nous savons depuis cent ans, ce que cela veut dire, nous, Français!

Le gouvernement anglais sait, d'ailleurs, aussi, à quoi s'en tenir; il sait que la défaite serait l'anéantissement de l'Empire anglais, des libertés anglaises; il sait que c'est une lutte à mort et que, pour en finir avec un tel adversaire, il faut non le vaincre à demi, mais l'abattre.

Or, pour obtenir cette victoire absolue, quels sont les moyens? La maîtrise de la mer, les munitions, le nombre; nous ne parlons pas, bien entendu, des vertus militaires et civiles, l'endurance, le courage, une volonté énergique et dure.

La préparation allemande nous a tracé, aux uns et aux autres, notre devoir: organisation contre organisation. Pour vaincre sur terre et sur mer, avant tout, il faut des hommes et, à ces hommes, il faut des armes. Le caractère de cette guerre nouvelle, en raison de la variété et de la puissance des moyens d'action qui y sont employés, est de nécessiter un front à la fois très étendu et très puissant. Au début, on combattait sur la frontière franco-belge et sur la frontière russo-allemande; maintenant, le front fait, peut s'en faire, le tour de la planète: Belgique, France, Italie, Adriatique, Grèce, Serbie, Bulgarie, Dardanelles, Bessarabie, Galicie, Pologne, Russie, Baltique, Asie Mineure, Caucase, Perse, canal de Suez, Cyrénaïque, Égypte, et nous ne parlons pas de toutes les colonies africaines, des colonies asiatiques et océaniques, du front japonais, pour le moment silencieux. Une telle énumération touche, de toutes parts, aux frontières de l'Empire britannique; c'est lui qui est visé, c'est lui qui est atteint; c'est elle-même que l'Angleterre défend partout.

Or, personne ne sait sur quel secteur, en particulier, portera demain une attaque de l'adversaire qui peut devenir soudainement décisive. Il faut veiller sur chacun des points et veiller en force, parce que la menace universelle peut se changer en un danger local, subit et capital. Avec la rapidité des communications intérieures, l'ennemi peut se porter d'un bond, sur un des points de l'immense ligne de circonvallation, par un effort brutal. Il

**SI** Vous tenez à conserver des Rats, des Souris, des Cafards, Punaises et autres insectes dans votre demeure

Ne vous servez pas de "J-O" — car "J-O" LES TUERAIT!

"J-O" chasse les Rats et les Souris hors de la maison — ILS MEURENT AU DEHORS!

Il ne coûte que quelques sous —

Dites "J-O" et tout fournisseur comprendra!

Le modèle pendant plus de 40 ans En usage par le Gouvernement des États-Unis

En faisant vos emplettes mentionnez l'Abesselle, S. V. P.

## Campement de Jeunes Filles dans les bois

Écrit pour l'Abesselle par M. John Barrett, directeur général de l'Union Panaméricaine, Washington, D. C.

L'organisation connue sous le nom de "Camp Fire Girls" est une société nationale de jeunes filles, et de femmes qui cherchent à développer en elles l'esprit de foyer ou d'intérieur de famille, et à faire prévaloir cet esprit dans leur entourage direct, une espèce d'école d'économie domestique doublée d'une plus complète connaissance de la grande nature. Partant de ce principe, ses membres doivent se recruter parmi celles qui sont capables d'agir énergiquement et d'aider les autres, plutôt que parmi celles qui sont dans la nécessité d'être secourues. C'est une armée paisible de jeunes filles. C'est ce que nous lisons dans un article de l'édition française du Magazine mensuel de l'Union Panaméricaine de Washington, District de Colombie. Le but de l'organisation est de trouver les jeunes filles et les femmes les plus capables, de les faire se grouper pour accomplir des faits, et les mettre à même de rendre soit dans les endroits, soit dans les quartiers où ils habitent, soit encore dans leur voisinage immédiat, les services que l'on peut s'attendre à recevoir d'une femme, en même temps que de les encourager à s'acquitter de cette tâche d'une manière efficace.

Les jeunes filles et leurs dirigeants, en pratiquant ce genre d'éducation, deviennent de plus en plus habiles (fabriquant fit faber), c'est en forgeant qu'on devient forgeron; le soldat, lui aussi, s'aguerrit par l'exercice et les manœuvres de toutes sortes; mais, pour les jeunes filles comme pour le soldat, cette question de progrès, d'habileté acquise ne doit pas avantager la personne elle-même qui est arrivée à ce degré d'efficacité, elle doit faire bénéficier la masse.

Lorsque les adeptes du "Camp Fire" grandissent, et qu'elles deviennent femmes, c'est alors qu'elles posséderont cette science au complet, théorie et pratique, leur donnant l'expérience, elles prendront intérêt à leur organisation et elles aideront par tous les moyens en leur pouvoir à remplir les fonctions sociales dans leur endroit et compris la tâche de secourir ceux sur tout qui en ont besoin.

On demanda un jour au fondateur de l'association, comment on instruisait les jeunes filles, et comment on les préparait au grand acte de la maternité; il répondit qu'il n'y avait point dans le programme de sujets spéciaux que l'on pût appliquer directement à l'honneur d'être mère. Cette idée est si vaste si étendue, si importante qu'on ne peut la traiter sous forme de "manuel"; on ne peut pas en donner une définition très précise, on ne peut pas inculquer les

principes requis en pareille matière, c'est une vie qu'il faut vivre.

Les 7 grandes divisions qui forment leur programme d'instruction et qui sont: l'hygiène de la santé, les occupations à l'intérieur du camp, la connaissance de la nature, la direction d'un ménage, le travail manuel, le commerce et les affaires en général et pour couronnement de l'œuvre le patriotisme. Si l'hygiène sanitaire, la vie de camp et la science de la nature contribuent à former des corps sains et robustes, un système nerveux éprouvé, et une réalisation du mystère du but de l'amour dans le monde des vivants; alors la jeune fille aura déjà fait un grand pas vers l'acquisition des connaissances jugées nécessaires pour la maternité.

Si la jeune fille apprend à connaître les noms, les demeures et les occupations de ses grands parents, elle pourra se faire donner une mention honorable en patriotisme ce qui la conduira dans le champ si vaste et si attrayant de la généalogie, où en se livrant à une observation de tant soit peu d'importance, elle en arrivera à la ségrégation ou dissociation des caractères physiques et moraux dans la descendance, et par là même se lancera dans l'étude de l'hérédité d'une manière naturelle, positive et intéressante. Une autre branche d'étude tout à fait facultative à laquelle elle peut s'adonner, c'est celle de la ventilation et de la sanitation dans les magasins et les fabriques qui emploient des femmes, cela peut la conduire à toucher légèrement les sujets de la transmission des aptitudes ou caractères acquis, de la différence entre les effets immédiats de l'environnement sur les femmes et sur leurs enfants, et des changements d'aptitude sociale suivant les circonstances et le temps. En étudiant et en voyant par elle-même 10 institutions publiques de l'enfance où elle réside, la jeune fille saura ce que c'est qu'une maison pour les pauvres, un hôpital, un asile d'aliénés et qu'elle n'ait parcouru ces institutions que d'une manière superficielle, elle se fera une idée plus juste de la chose qui aura ainsi frappé davantage son esprit, que d'avoir parcouru les rapports officiels de plusieurs rayons de bibliothèque.

Pour le bien de la race qui viendra après nous, de 50,000 à 70,000 jeunes filles font partie de cette grande association le "Camp Fire", et leur nombre s'accroît tous les jours au taux de 2,000 par mois. La marche, le canotage, la natation, l'art culinaire développé chez les adeptes un esprit de liberté physique et morale, qui sans aucun doute aura pour résultat de meilleurs dispositions pour arriver au suprême honneur auquel une femme peut aspirer, dans des conditions régulières bien entendues, nous voulons dire l'honneur d'être mère.

## LA GUERRE AERIEENNE

Entre Metz et Verdun, le pilote Gaubert, ayant à bord de son avion le capitaine d'artillerie Blaise, reconnut le 7 octobre un appareil ennemi; il se dirigea vers lui. Le surpris par l'arrière, Gaubert le surplomba de 23 mètres environ, et sa habileté de pilote consommé permit au capitaine Blaise de tirer huit coups de carabine sur les deux Allemands, pendant que le passager ripostait à coups de revolver, mais sans dommage pour nos deux héros dont les noms sont aujourd'hui connus.

Et les "Deutsche Nachrichten" ont publié une note dont voici la traduction: "Le lieutenant Finger, blessé au cours d'un combat aérien le 7 octobre, entre Metz et Verdun, à 2,300 mètres d'altitude, est mort de ses blessures le 9 octobre; son passager a été blessé à l'atterrissage. L'appareil fut détruit." N'ajoutons rien.

La gloire de nos aviateurs se suffit à elle-même.

Un pauvre diable comparaisait, ces jours derniers, devant le tribunal correctionnel. Il était accusé d'avoir "soustrait, pendant un déménagement, divers objets mobiliers à la demoiselle X... artiste lyrique."

Dès le début de l'audience, le président demanda à la plaignante: — Quel âge? — Vingt-neuf ans! — Taratata, fait l'accusé qui se leva furieux, vous avez quarante et un ans depuis le mois dernier, n'induisez pas le tribunal en erreur.

Puis, avec compassion, se tournant vers le président: — Excusez, mon président, mais je suis sûr de ce que je dis. Je lui ai volé son acte de naissance.

## LE CAMBRIOLEUR INDISCRET

Aussitôt prévenu, le docteur de l'abaissement accourut au chevet de la malade, constata qu'une modification profonde venait de se produire dans l'état de sa pensionnaire.

Peut-être était-ce là le miracle si longtemps attendu... et redouté...

Il soupira, en revenant à sa théorie première — peut-être pas absolument conforme à la mentalité d'un médecin, mais indiscutable, au point de vue humanitaire — à savoir que la Providence, si elle avait été vraiment bonne, eût enveloppé pour toujours dans le linceul d'une folie douce la raison de cette pauvre femme.

Il commença tout d'abord par interroger la servante sur les conditions dans lesquelles était survenue cette crise; mais dans les détails précis que lui donna cette fille, il ne vit rien qui fût susceptible d'éclaircir ce mystère.

Rien non plus dans leur conversation, qu'il se fit répéter mot par mot, ne lui parut avoir pu provoquer une semblable révolution dans l'état de la malade.

Résolu néanmoins à résoudre ce problème, il se rendit, accompagné de la servante, dans la lingerie et là, minutieusement, reconstitua la scène, depuis l'instant où les deux femmes avaient pénétré dans la pièce, jusqu'à celui où la fille de service, après être absente quelques minutes, y était rentrée.

Ainsi, interroga-t-il, c'était du papier que vous aviez envoyé chercher madame Villeroy?

— Oui, monsieur le docteur, elle n'en avait pas assez pour envelopper la paire de chaussures qu'elle tenait à la main, puisqu'elle avait voulu se charger elle-même de cette besogne...

— Où est cette paire de chaussures? — La voici.

— Dans quel état étaient-elles enveloppées? — Dans ceci.

Et la servante tendit au docteur le fragment de journal échappé, tout froissé, des doigts de la malade.

L'homme de science le considéra d'abord durant quelques instants, d'un oeil indifférent, puis avec plus d'attention ensuite, jusqu'au moment où une exclamation lui échappa.

La lumière venait de jaillir brusquement, dans son cerveau, car voici ce qu'il venait de lire: "On nous télégraphie de Rio de Janeiro, que le paquebot Canadien, de la Cunard Line, qui fait le trajet de Liverpool au Brésil, s'est perdu corps et biens."

"Et-dessous, la liste des passagers qui ont péri, au nombre de deux cent soixante-quinze."

Et parmi la liste que publiait le journal, deux noms apparurent au docteur, comme s'ils eussent été imprimés en gros caractères: "Jean Villeroy, de Paris, et Renée Villeroy, sa fille."

Ces deux noms, c'étaient ces deux noms, le docteur s'en rendait bien compte à présent, qui avaient provoqué chez sa pensionnaire cette révolution terrible, dont il cherchait vainement la cause depuis un instant.

(Le voile sous lequel depuis des mois et des mois somnolait la raison de la pauvre folle, venait de se déchirer subitement, et le souvenir du passé avait surgi tout à coup entier, dans sa mémoire si longtemps endormie.)

Du moins était-il dans l'obligation de le supposer... car il lui était impossible, en dépit de ses investigations minutieuses, de ses suppositions les plus ingénieuses, d'arriver à une autre hypothèse.

S'il en était ainsi, si les noms lus par elle avaient évoqué dans son esprit le souvenir du drame auquel elle avait été mêlée, c'est que la raison était revenue!

Et alors... oh! alors!

Le docteur poussa un soupir profond et eut de la main un geste machinal comme pour écarter la terrible vision qui se dressait devant lui.

Oh! oui, vision terrible, et qu'il appréhendait depuis des mois, depuis que, sans en avoir rien dit à madame de Quincey, il avait constaté chez Berthe certains troubles auxquels il ne lui était guère possible de se tromper.

Ce réveil du cerveau de la pauvre malade, le docteur l'avait toujours appréhendé comme la pire des catastrophes qui pût, maintenant, s'abattre sur l'infortunée!

— Ce serait, avait-il déclaré à Alice, une lie plus amère encore que la coupe, si pleine d'amertume cependant, qu'il lui avait fallu vider...

Du jour où le passé allait revivre

## ATHENEES LOUISIANAIS.

(Groupe de l'Alliance Française.)  
Concours de 1915-1916.  
Programme.

L'Athénée propose le sujet suivant aux personnes qui désirent prendre part au concours:

1915, 1916—Comparaison.

Les manuscrits seront reçus jusqu'au 1er mars 1916 inclusivement.

L'auteur du manuscrit qui aura été jugé le meilleur recevra une médaille d'or et un prix de 50 dollars en espèces, si le comité juge le manuscrit digne d'être couronné.

L'Athénée s'il le juge utile, accordera une seconde médaille.

Toute personne résidant en Louisiane est invitée à concourir.

Les manuscrits devront être écrits aussi lisiblement que possible, sur papier ayant une marge, et seulement sur le recto. Ils ne devront pas dépasser 30 pages.

Chaque manuscrit sera remis sans nom d'auteur, mais portant une épigraphe ou devise qui sera reproduite sur une enveloppe cachetée dans laquelle l'auteur aura écrit son nom et son adresse.

Le comité pourra accorder des mentions honorables, s'il le juge convenable.

Le comité nommé pour examiner les manuscrits, ouvre seulement l'enveloppe contenant le nom du concurrent qui a mérité le prix, pour s'assurer qu'il est dans les conditions du concours.

Tout manuscrit couronné sera publié dans le journal de l'Athénée.

La présentation des prix se fera dans une séance publique. On réunira, pour la circonstance, tous les éléments d'une fête littéraire et artistique.

Le nom du lauréat ou de la lauréate sera proclamé après la lecture du manuscrit qui aura obtenu le prix.

Les devises des concurrents à qui des mentions honorables auront été accordées, seront lues devant le public.

Les candidats devront se soumettre strictement aux dispositions du programme.

Les manuscrits dans aucun cas ne seront rendus.

Tout candidat qui fera connaître sa devise sera mis hors de concours.

Toute personne qui aura obtenu la médaille ne pourra plus concourir.

Les manuscrits seront adressés à l'Athénée Louisianais, 1009 de la Banque Ibernia, Nouvelle-Orléans.

Le secrétaire perpétuel,  
LIONEL C. DUREL.

## L. MONROSE ET FILS, Assurances en Général

Feu, Tornade, Vie, Accidents.  
Bureaux 512-13-14 Ratiné Besan

Représentant:  
Atlas Assurance Company, Ltd., de Londres; Commercial Union Assurance Company, de Londres; Commercial Union Fire Insurance Company, de New York; The Employers' Liability Assurance Corporation, Ltd., de Londres, Angleterre.

## F. J. BUISSON

1212-11-14 RUE NORD LIBERTÉ.  
Tous Travaux dans le Plombage et L'Alunifuge par la Vapeur.  
Téléphone Hemlock St.

## FEUILLETON DE L'ABEILLE DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

No. 21 Commencé le 3 février 1916

## Les Deux Petites

GRAND ROMAN PARISIEN  
Par HENRI KÉROUL

(Suite.)

Elle se rejeta en arrière... tenant éloigné d'elle le paquet qu'elle considérait d'un air égaré et terrible tout à la fois.

— On eût dit qu'elle avait peur...

L'expression de sa physionomie se laissa instantanément transformer, comme si, derrière un voile tout à coup tiré, fût apparu un nouveau visage.

— Oh, maintenant, le teint frais et rose des joues? —

— Oh, le regard calme, presque enfantine, dont s'éclairait son visage un instant auparavant? —

— Oh, le sourire inconscient qui l'animaient tout à l'heure? —

— Sous le regard violemment franc, mais sans prudence rempli d'horreur et de haine, les yeux, comme sous la secousse de quelque mauvais cochen-

neur, s'étaient creusées, et les lèvres, décolorées subitement, se tordaient dans des crispations d'indicible souffrance.

Peu à peu, obéissant à une force d'attraction supérieure au sentiment qui l'épouvantait, elle rapprocha d'elle le paquet, que maintenant elle étreignait avec ses deux mains, et pencha sur lui son visage convulsé.

Tes regards pleins d'effarement se fixèrent avec une expression de terreur sur le fragment de papier dont s'enveloppaient les chaussures.

Puis soudainement, un grand cri lui échappa, un cri semblable à ceux que, dans la profondeur des bois, pousse la biche blessée par le plomb meurtrier du chasseur.

Ensuite, comme prise de fièvre, elle se mit à courir par la pièce, poussant des clameurs forcenées, se battant les deux tempes de ses poings crispés.

Épouvantée, en rentrant dans la pièce, la servante se précipita sur la sonnerie électrique qui communiquait avec la salle de garde et tenta de s'emparer de la malheureuse, dont le visage était plein de sang.

Mais la malade, dont la rage déchaînait la force, eût été faite de réduire la fille à l'impuissance, et sans doute l'eût-elle étranglée si l'arrivée de l'intérieur de service, accompagné de deux infirmiers, n'eût mis fin à cette horrible lutte.

D'ailleurs, presque instantanément la crise cessa, et ce fut une véritable loque humaine, inerte, inanimée, que l'on transporta.

## LA GUERRE AERIEENNE

Entre Metz et Verdun, le pilote Gaubert, ayant à bord de son avion le capitaine d'artillerie Blaise, reconnut le 7 octobre un appareil ennemi; il se dirigea vers lui. Le surpris par l'arrière, Gaubert le surplomba de 23 mètres environ, et sa habileté de pilote consommé permit au capitaine Blaise de tirer huit coups de carabine sur les deux Allemands, pendant que le passager ripostait à coups de revolver, mais sans dommage pour nos deux héros dont les noms sont aujourd'hui connus.

Et les "Deutsche Nachrichten" ont publié une note dont voici la traduction: "Le lieutenant Finger, blessé au cours d'un combat aérien le 7 octobre, entre Metz et Verdun, à 2,300 mètres d'altitude, est mort de ses blessures le 9 octobre; son passager a été blessé à l'atterrissage. L'appareil fut détruit." N'ajoutons rien.

La gloire de nos aviateurs se suffit à elle-même.